



FACULTÉ DES  
LETTRES  
& SCIENCES  
HUMAINES

# **LE HÉROS QUE TU ADORERAS DÉTESTER**

Recueil des 10 nouvelles sélectionnées  
dans le cadre du Concours d'écriture des lycéens



Edition 2024

/ LES FACULTÉS DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE /



**Le héros que tu adorerais détester**



# Sommaire

<i>Le bouquet final</i> de Landreana Belardi.....	p. 04
<i>Le candidat parfait</i> de Lieve Bracq-Helsen.....	p. 08
<i>L'héroïne imparfaite</i> de Marine Breyne .....	p. 12
<i>L'immortalité n'est que lâcheté</i> de Eva Chenal.....	p. 15
<i>Moi psychiatre</i> de Kiryna Creton .....	p. 19
<i>Radioactive</i> de Eleanor Deldalle.....	p. 22
<i>Le condor ne fait que passer</i> de Louane Duez.....	p. 25
<i>Le chanteur de pomme</i> de Marine Dzwierzynski .....	p. 29
<i>La source du malheur</i> de Jenny Jeu.....	p. 32
<i>Fade into you</i> de Chloé Prugnaud .....	p. 36



# Le bouquet final

## de Landreana Belardi

Il est couramment insinué que rien n'advient jamais par hasard. Les scientifiques parleront simplement de corrélation. Les poètes diront, quant à eux, que toute action sera couronnée d'une conséquence, aussi belle et désastreuse puisse-t-elle être.

\*

21 septembre 2018

Nicolynn ressent chacune de ses inspirations, semblables à un châtiment imposé à son estomac barbouillé par l'alcool. Une goutte de transpiration lui glisse le long de la joue pour se réfugier dans son cou. Elle ne peut détacher ses yeux de son ombre projetée sur le mur, de ce colt braqué sur sa tempe. Elle ferme les yeux, tente d'oublier la pression si légère du métal sur sa peau, le froissement caractéristique d'un cran de sécurité désenclenché... Le diamant de la platine qui effleure la surface d'un nouveau vinyle, signant l'arrêt de mort du disque précédent. L'issue finale est-elle à la hauteur de ses efforts ?

\*

14 septembre 2018

Elle feint un rire. Elle n'a pas ri véritablement depuis des années. Nicolynn ne s'était plus sentie autant intégrée dans un groupe d'amis depuis le lycée. Ce n'est pas pour autant qu'elle est prête à se mettre à nu. Adossée au juke-box, elle claque ses talons sur le sol en rythme. Le morceau la transporte cinquante ans en arrière, une époque qu'elle a vécue au travers des récits de ses parents. Les paroles se dessinent sur ses lèvres entrouvertes. Elle aurait aimé être cantatrice, dans une autre vie. Elle commence à penser que ce bar dans le centre de Lille, dont on lui a fait l'éloge toute l'après-midi, n'est pas si mal en fin de compte.

- Lynn, tu n'iras pas nous commander la tournée suivante ?

Elle déteste ce surnom mais pas suffisamment pour le faire remarquer à Xander. Elle tient trop à cette bande rencontrée en formation quelques jours plus tôt. Ils ne sont pas parfaits, mais sans eux, elle ne serait qu'une rose sans bouquet. De toute façon, elle passe la moitié de son temps en apprentissage chez un fleuriste de la Grand' Place. En définitive, sa seule mission se résume à faire partie de leur décor pour ne jamais être seule. Revivre l'abandon, flétrir sans compagnie, écrasée entre un dictionnaire et les recueils de recettes de mamie n'est pas une option. Plus jamais, elle ne laissera le monde l'arracher à ses racines, s'amuser de la vision de ses pétales tombant douloureusement.

Malory est accoudé au comptoir. Il la voit, cette fille magnifique et renfermée

sur elle-même qui censure jusqu'à ses sourires. Il avait dit à son colocataire, Benjamin, qu'il descendait boire un verre au bar pour trouver de l'inspiration. A présent, il ne parvient plus ne saurait-ce qu'à réfléchir. Il pianote sur le zinc, du bout des doigts, un vieil extrait appris au conservatoire. Soudain, il n'y peut plus rien, son cœur s'affole crescendo. Il boit une gorgée de sa seconde bière. Il se sent ridicule et complètement dérangé d'en avoir commandé une autre au lieu de remonter composer son solo pour le lendemain. Maintenant qu'elle marche vers lui, il se sent balbutier. Il ne devrait pas. Une petite voix lui souffle qu'il ne devrait pas forcer le destin de cette façon. Mais cela fait longtemps que cet écho s'est dissipé, avalé par le reste des chœurs.

« De quoi je vais avoir l'air maintenant ?! » est la seule réaction de Nicolynn qui dévisage l'inconnu qui vient de la percuter. Malory est un peu ennuyé pour son haut blanc qui lui seyait si bien, maintenant taché d'ambre jaunâtre. Nicolynn, quant à elle, est hypnotisée par le regard du garçon, d'un bleu identique aux pavots de l'Himalaya, sa couleur favorite. Elle y voit le signe d'un avenir meilleur. Il lui propose un verre en guise de pardon. Elle refuse. Il insiste. Elle accepte. « Malory ». Malory aux cheveux trop sombres et au regard trop lumineux pour n'être qu'un être humain. « Nicolynn ». Il sent bon le géranium et la mousse de chêne. Elle est mystérieuse, non moins qu'une symphonie dont on cherche encore la totalité des instruments. « On s'est déjà croisés pas vrai ?

- Je m'en souviendrais », elle rétorque, le visage éclairé par la lune sur le pas de la porte de l'établissement.

Deux heures qu'ils dissertent sur tout et rien et que la bande de Xander a quitté les lieux. Malory n'en démord pas : « A la télévision ! Oui, je le tiens ! ». Elle le coupe « J'ai participé à un télé-crochet. Cela doit être ça ». Evidemment que c'est cela, il saurait donner le nom de l'émission, l'année et le jour de diffusion s'il réfléchissait juste le temps d'un quart de soupir. Le vent siffle entre eux. Il replace une mèche rebelle derrière l'oreille de la jeune fille. Elle comble l'espace qui les sépare et l'embrasse. Il lui rend son baiser. Ses lèvres ont le goût de miel, nectar éphémère du chèvrefeuille. Il ne devrait pas s'attacher à elle. Il ne devrait s'attacher à personne. Tout en lui est morne jusque dans son nom de baptême ! Il est une cafardeuse mélopée. Elle lui prend la main. Il la plaque contre le premier mur qu'il trouve. Les notes sont parfaites quand un arpège parfait un morceau tout entier. « Téléphone-moi, Lynn ». Elle déteste ce surnom mais dans sa bouche il est... hideusement adorable.

\*

20 septembre 2018

Nicolynn prépare les commandes de la semaine. Du bouquet de roses aux eucalyptus en passant par les authentiques lys, elle enchaîne les compositions. A l'intention du livreur, elle recopie soigneusement chaque adresse. Elle reconnaît celle de la boutique au dos de la carte qui accompagne les pavots roses et bleus. Elle ne sait pas résister à la curiosité qui fleurit dans son estomac :

Ma chère Nicolynn,  
En plus d'avoir conquis mon cœur.  
N'as-tu pas pu t'empêcher de prendre mon âme ?  
Tu rends les accords d'un violon réjouissants.  
Et les cours de théorie musicale passionnants.  
Un bouquet pour la plus belle des femmes.  
Seras-tu présente demain-soir à 19h...  
En chair et en os, pas uniquement dans mes pensées ?

Elle sourit, elle est sous le charme.

\*

21 septembre 2018

Il appelle un taxi qui les conduit jusqu'à un ravissant hôtel bucolique. « Rien de plus romantique pas vrai ? ». Malory est à tomber dans un costume bleu-marine. Elle jurerait qu'il va la demander en mariage. Elle sourit à cette pensée. Ils prennent directement l'ascenseur comme s'il avait tout réglé par avance. La suite est séduisante et poétique... comme lui. Il l'aide à se délester de son manteau. « Fais-moi plaisir, goûte le champagne. Je n'ai jamais trouvé mieux. » Elle s'assied dans un des fauteuils et le regarde remplir deux flûtes qu'ils vident d'une traite. Les deux suivantes subissent le même sort. Quand elle l'embrasse, c'est irrémédiablement le même effet... Géranium. Miel. Chêne. Raisin. Quand il se détache, elle est surprise de ne pas retrouver le miroir de sa propre expression sur son visage. Malory a une lueur différente dans les yeux. « Tout va bien ? » Il respire vigoureusement. Il se lève et la laisse au fond du fauteuil. Elle entend le bruit de l'eau qui coule dans le lavabo. Il revient et l'enlace par l'arrière. Lui caresse les cheveux. L'embrasse dans le cou. Mais au lieu de sentir la violence de son souffle, c'est la douceur froide d'une arme qui se répand sur sa tempe. « Avoue. Lynn, facilite-moi la tâche et avoue. » Le sang de la jeune fille se glace. Le champagne ne fait qu'un tour dans son estomac. « Malory ! De quoi tu parles ?

- Putain ! Lynn ! Comment je peux t'aimer autant après ce que tu as fait ? J'ai essayé de résister, je te le jure. Je voulais te prévenir... Il y a une part de moi qui espérait secrètement que tu déchiffres mon message, celui de la note du bouquet... que tu prennes peur avec le mot formé par la première lettre de chaque ligne !

- Malory, s'il te plaît calme-toi ! »

Il crie. « Avoue bordel de merde ! ». Elle est figée sur place, les yeux exorbités. « On fait tous des erreurs, le supplie-t-elle. Ça ne devait pas aller aussi loin. J'étais jeune, je pensais à la gloire, j'étais jalouse ! C'était un accident !

- Je t'aime déjà tellement. C'est une torture ! Pourquoi toi ? »

Il éclate en sanglots : « Pardonne-moi ».



Une détonation, comme le dernier coup de gong, comme l'éclosion furtive d'un chrysanthème.

\*

14 janvier 2016  
Deux années auparavant

Malory passe l'entrée du bureau de tabac en bas de sa rue. Presque menés à la baguette par un chef d'orchestre, tous les regards se posent sur lui. Il essuie ses pieds sur le tapis d'entrée, désorienté par les quantités de vodka ingurgitées la veille. Jusqu'à présent, les événements de sa vie, véritable partition, s'étaient enchaînés sans fausses notes. Maintenant qu'une corde a rompu net, sa vie ne rime plus.

Sa poche ne contient qu'un billet, assez pour ruiner ses poumons de saxophoniste à coup de cigarettes. Il tente de se convaincre qu'il n'a pas encore touché le fond et demande le journal fraîchement composé. Le titre lui paraît bien, les textes à rimes lui ont toujours parus préférables. La vision qu'offre la photographie en revanche, lui est insupportable. Ils ont choisi son mauvais profil, les salauds !

Les larmes commencent à dévaler le long de ses joues et s'écrasent sur le visage cristallin de sa muse. Demain, tous auront oublié son timbre d'ange et sa stature de pianiste.

Il s'apprête à déchirer le papier qui, en une seconde, l'a sorti de ses espérances oniriques. Il s'arrête soudainement. Ses yeux prennent une teinte différente au fur à mesure qu'ils s'imprègnent des mots.

Il se pourrait que son quotidien désaccordé retrouve un semblant de sens. A l'instar d'un détraqué, il crie, chante, fredonne...

*Le corps de Cassandra a été rapatrié dans sa ville de naissance après le drame. La favorite du concours de chant télévisé qui fait vibrer le pays chaque année nous a quitté hier soir aux alentours de dix-neuf heures. Le médecin légiste, après autopsie, confirme l'hypothèse de l'accident. Les analyses sanguines indiquent que la candidate est décédée des suites d'une détresse respiratoire après une surdose d'opium, puissante anxiolytique dont les substances découlent de fleurs telles que le pavot.*

... Il fredonne un air délicieusement écœurant de vengeance.

# Le candidat parfait

de Lieve Bracq-Helsen

Les oiseaux sifflaient dehors et le mois d'avril laissait percevoir un temps radieux. Les températures commençaient à monter, à la joie de tous les élèves qui tentaient d'oublier que ces rayons annonçaient également bientôt la fin de l'année mais surtout l'arrivée des épreuves finales. La dernière étape avant les études supérieures. Cependant, il y avait bien un élève qui n'était pas stressé par ce que le futur lui réservait. En effet, je regardais par la fenêtre d'un air distrait, le sourire aux lèvres en entendant mes camarades d'à côté s'agiter nerveusement au passage de notre professeur titulaire qui nous distribuait nos feuilles d'orientation. Evidemment, pour moi, tous les professeurs approuvaient avec ferveur mon choix d'orientation. Après tout, j'étais le petit génie de ma classe et qui sait, voire plus. Il était donc normal que je vise les grandes écoles. Tout était quasiment réglé, il ne me manquait plus que ...

« - Jude j'ai enfin reçu la date pour ton entretien avec le proviseur de ta future école, affirma d'une voix enjouée Madame Morin, me faisant alors sortir de ma rêverie.

- Merci madame, répondis-je en souriant. Même si on ne peut pas encore dire pour l'instant que ce sera ma future école. Qui sait ce que le proviseur en pensera ? affirmai-je d'un air faussement modeste.

Evidemment que j'allais être accepté, il faudrait avoir un grain pour ne pas prendre mon dossier.

- Bien sûr que non enfin ! Il serait alors vraiment stupide de ne pas accepter mon petit prodige, assura-t-elle d'un air offensé avant de se diriger vers d'autres élèves.

Madame Morin était ma professeure d'anglais depuis le collège et j'ai toujours été un de ses élèves préférés. Autrement dit, son avis était tout sauf objectif, mais son commentaire sur mon dossier en tant que professeur titulaire allait valoir de l'or et me permettre d'avoir une excellente image auprès des écoles. C'est le moins que l'on puisse dire.

- Eh Jude ! Regarde Monsieur Chuquet a mis les notes du DS de SES, cria Ethan excité comme une puce, un gars du groupe d'amis que je fréquentais actuellement.

Ethan était assez doué en SVT ce qui était plutôt pratique pour moi, mais plus les mois passaient plus il était insupportable. Malheureusement, il allait falloir que j'attende la fin de l'année pour me débarrasser de lui. Comme je le disais souvent, à moi-même, les gens ne sont intéressants qu'à petite dose. C'était pour cette raison que je vagabondais beaucoup de groupe en groupe. A partir de là, les gens avaient cru que j'étais populaire.

Je tentais d'avoir l'air intéressé en lui demandant quelle note il avait bien pu avoir. Ce dernier s'empressa d'aller sur son téléphone pour regarder et me déclara tout joyeux qu'il avait eu 13 à son plus grand bonheur. Je le félicitais, c'est vrai qu'avec ses notes désastreuses habituelles, un « 13 » était miraculeux. Quand on a l'habitude

d'échouer, on a des exigences très basses. Il me demanda alors la note que j'avais eue. J'ouvris l'application quand je restai figé, stupéfait sous le choc. La déception semblait tomber comme une pierre dans mon estomac et malheureusement Ethan avec son attitude de fouine le remarqua. Il n'hésita pas une seconde pour sauter sur l'occasion et me demander ma note. Je tentais de ne pas avoir l'air déçu quand j'annonçais mon 10, mais, Ethan s'empressa alors de le répéter à tout le monde car en plus d'avoir eu une bonne note celui-ci pouvait se vanter qu'il avait réussi à avoir plus que moi.

Je dus partir de la salle pour m'empêcher, sous, la colère d'étrangler cet imbécile. La pression dans ma poitrine semble faire remonter un sentiment nauséeux. Puis, une pensée horriblement stressante surgit dans mon esprit ; si les résultats étaient affichés ça veut dire qu'ils vont le voir, ils n'avaient pas dit grand-chose la dernière fois, mais il était assez clair que ça ne serait pas la même histoire cette fois. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir leur dire ?

« Tout ça c'est à cause de Claire ! » Commençais-je à m'échauffer tandis que je marchais dans les couloirs. Toutes ces semaines à passer du temps avec elle et à essayer d'avoir l'air intéressé à ce qu'elle pouvait déblatérer. Pour que cette idiote de déléguée de classe se trompe finalement dans les sujets de DS ! Il valait mieux pour elle que je ne la croise pas tout de suite.

Contre toute attente, il semblerait que l'univers m'ait entendu puisque je vois la meilleure amie de Claire se diriger vers moi, allez savoir comment elle s'appelait mais le moins que je puisse dire c'est quelle a l'air d'avoir une dent contre moi. Avant que je ne puisse chercher un endroit où m'enfuir, cette dernière arriva à mon niveau et m'interpella furieusement :

- Je peux savoir pourquoi ça fait deux semaines que tu ne réponds plus à Claire ?

Oh pitié ! Pas maintenant, je n'ai clairement pas la patience pour ça et je crois bien ne jamais en avoir l'envie d'ailleurs. Je tentais de lui faire comprendre que j'étais occupé mais elle ne me lâcha pas, elle me suivit dans la salle de classe où je fuyais et s'excita de plus belle en m'insultant.

Décidément, je crois que je ne vais pas réussir à me débarrasser de cette folle si facilement. J'aurais pu lui dire « On s'est éloignés, ça s'est fait comme ça », « Je suis occupé ces derniers temps » mais j'eus une meilleure idée que ces réponses habituelles.

- Si tu veux tout savoir, je me suis rendu compte que Claire agissait de façon hypocrite. Elle critiquait énormément les gens qui l'entouraient, y compris toi et ses potes.

Evidemment, elle ne me crut pas tout de suite. Je dus lui montrer certains messages parfois un peu sortis de leur contexte, mais bon, tout le monde finit à un moment donné par critiquer sa pote. Alors, ça n'a pas été trop compliqué, il avait juste fallu amplifier un peu les choses et en l'espace de quelques minutes c'était gagné.

\*\*\*

Depuis que j'avais annoncé mon « 10 » à mes parents, ils surveillaient mes

résultats avec une rigueur effrayante. Moi, je faisais tout mon possible pour me rattraper, mais le stress ne faisait qu'empirer les choses car mes résultats ne s'amélioraient pas comme je l'espérais. Les autres ne comprenaient pas, ils me disaient que je dramatisais, que ça pouvait arriver à tout le monde.

Ils ne comprenaient pas que c'était ma crédibilité qui était en jeu car quand vous vous baladez partout avec l'étiquette de l'élève prodige et que vous assurez à tout le monde, aux écoles, aux professeurs que vous allez réussir et être accepté à coup sûr, vous n'avez pas le droit d'échouer. Échouez et on vous prendra pour le petit rêveur qui a visé trop haut et qui s'est pris les pieds dans sa cape rouge. La règle dit, quand on a atteint le sommet, on n'a pas le droit de redescendre.

Je sentis mon téléphone vibrer dans ma poche, c'était ma mère, il paraissait que j'ai encore eu une note en dessous de la moyenne. Ces fameuses griffes recommençaient à s'acharner sur mes entrailles, elles étaient devenues beaucoup trop familières. Vu mon absence de réponse à son message, elle essaya plusieurs fois de m'appeler, mais, j'étais incapable de décrocher. Je ne voulais pas l'entendre crier de l'autre côté du téléphone ou entendre le ton froid empli de déception de mon père. Cependant, plus les minutes passaient, plus j'aggravais mon cas. La sonnerie s'arrêta enfin mais ce n'était certainement pas pour le mieux et à mon plus grand regret mon impression se confirma, quand je reçus un autre message de ma mère : « On a pris rendez-vous avec ton professeur. Rejoins-nous si par tout hasard ton avenir t'intéresse encore. ».

Je me dépêche de courir dans les couloirs vers la salle que mon père m'a indiquée. Je suis partagé entre la peur de me retrouver face à eux et la crainte de ce qu'ils pourraient bien dire à mon professeur. J'arrive enfin essoufflé devant la salle en question et j'entends déjà mes parents parler à l'intérieur. Je n'ose pas rentrer, alors je reste caché derrière la porte et m'adosse au mur. Les couloirs comme les classes sont vides, tous les élèves sont partis. Au moins, on ne se demandera pas ce que je fais assis par terre à écouter de manière indiscrete derrière la porte.

J'entendais mes parents se plaindre de mes notes, leur incompréhension face à ce changement soudain. Comment leur petit génie a pu avoir des notes aussi basses ? Le professeur répondit que leur fils manquait de réflexion et que sa note était méritée car il n'avait pas le niveau recommandé. Il ne rentrait plus dans les cases, que de nos jours les notes étaient trop gonflées et qu'on lui avait probablement fait croire pendant toutes ces années qu'il était bon. Les dernières phrases du professeur eurent le même effet qu'un coup de couteau dans le dos. Depuis des années, mon identité était collée à l'image de l'élève qui excellait à l'école et qui réussirait à coup sûr dans la vie et maintenant on la lui enlevait, il n'avait jamais été un prodige.

L'entretien avec le proviseur eut lieu quand même, mais, je n'étais plus sûr de son intérêt. Ils ne me prendront pas, tout le monde le savait. Mes parents étaient malheureusement pris dans une forme de déni. J'entrais dans le bureau, le proviseur m'invita à m'asseoir et commença l'entretien en regardant mon dossier, parlant de mes nombreuses activités extra-scolaires, des clubs dont je faisais partie au sein du lycée, des commentaires élogieux de mes professeurs et camarades à mon égard puis de mes

notes. Cependant, il ne s'attarda pas outre mesure sur mes résultats et soudainement me demanda « Qui est Jude ? »

Qui suis-je, question déstabilisante. Un enfant prodige ou un adolescent qui ne rentre plus dans les exigences, un garçon sociable ou un adolescent hypocrite et manipulateur. Un garçon investi dans son avenir ou un enfant calculateur. Je pense que si Sartre me voyait, il dirait que je suis un Salaud mais si je devais utiliser mes propres mots je dirais personne. Après un long silence je répondis solennellement :  
- Je suis le candidat parfait.

# L'héroïne imparfaite

de Marine Breyne

« Flash info :

*Mesdames, Messieurs,*

*nous venons d'apprendre à l'instant qu'un nouvel ouragan menace de s'abattre dans le sud de la France dès demain. Il est prévu vers huit heures du matin et s'annonce d'une violence sans nom. La région demande aux citoyens de se confiner dans leur bunker et de ne plus sortir tant que l'ordre n'a pas été levé. Il est important de... »*

Je coupe la télévision lasse d'entendre ces nombreuses infos de plus en plus graves et quotidiennes. Il y a une semaine, c'était au Canada. Il y a deux jours, c'était en Afrique. Hier, c'était en Grande-Bretagne. D'ailleurs, nous les nordistes, nous y avons échappé belle. On a failli être touchés.

Je contemple l'écran noir de la télévision qui est face à moi. Comment être heureuse de vivre quand il n'y a plus aucune solution pour la planète Terre elle-même ? Les conditions de vie sont de plus en plus précaires. Nous devons nous enfermer dans un bunker quand le danger nous menace. Certains n'ont même plus de maisons ni d'entreprises car elles ont été détruites par les nombreuses intempéries. Quant à l'évolution de la technologie, n'en parlons pas. Les robots font tout à notre place. Comment avons-nous pu tomber si bas ? Je regrette tellement ma jeunesse. En 2024, ce n'était déjà pas génial et le monde commençait à s'abêtir, mais aujourd'hui, plus personne n'a d'emploi car ils ont été remplacés par des robots, plus personne ne se lève de son lit ne serait-ce que pour aller chercher un verre d'eau. C'est complètement lamentable. Mais heureusement, l'arrivée au pouvoir d'une femme dans la fin des années 2020 a permis une solution pour nous éviter une mort soudaine et reculer la fin du monde tellement proche de nous. Et ce phénomène s'est étendu dans le monde entier.

Depuis de nombreuses années, les aléas climatiques ne cessent de s'aggraver. Les crimes en tout genre ne sont même plus comptés tellement ils sont nombreux. Le monde entier a complètement viré au cauchemar. C'est pourquoi, depuis les années 2030, chaque région de chaque pays sont dotées de héros qui veillent sur la population pour limiter les dégâts autant naturels qu'humain. Le héros qui veille sur la population des Hauts-de-France, dans le Nord de la France, est en réalité une héroïne. Elle s'appelle Mila. Et elle porte très bien son prénom. En slave, cela signifie «celle qui est aimée du peuple ». Dans cette région, elle est plus qu'aimée. Elle est adulée ! Elle est vénérée telle une reine ! En réalité, c'est très compréhensible car au moindre problème elle est là en un rien de temps. Elle ne renonce jamais devant ce qui l'attend. Elle est ce qu'on appelle une véritable altruiste, mais a aussi un peu de sang audacieux qui coule dans ses veines comme Tris Prior dans Divergente, l'œuvre dystopique de Veronica Roth. Et puis, pour nous les femmes, quel honneur d'avoir une femme qui nous protège. On n'a jamais vraiment eu ce privilège d'être écoutées et comprises depuis... On n'a jamais été prises au sérieux en vérité. Et c'est aujourd'hui, en 2045, que nous avons cette chance

grâce à notre héroïne Mila.

Pour en faire un portrait et montrer à quel point on la vénère dans notre belle région, Mila est une personne somme toute... banale. Mais au-delà de la belle femme qu'elle est, elle représente LA femme d'aujourd'hui. Celle qui a « une allure de princesse et un mental de guerrière » comme le dit si bien la citation. C'est un peu comme une Miss France mais en version héroïne. Mila est toujours sûre d'elle. Et Dieu sait à quel point chez la femme ça n'a jamais vraiment existé étant donné comment nous étions considérées dans les années antérieures à 2030. Mais Mila est aussi habile et extravertie et elle trouve toujours un moyen d'aider les autres malgré le degré de gravité de ce qu'il se passe. Elle est l'être rêvé. Tout le monde adorerait être à sa place.

J'arrête de ruminer et me lève de mon canapé. J'appuie sur l'interrupteur pour ouvrir mes volets afin de me sortir de la pénombre que nous inflige l'État les trois quarts du temps. Leur phrase favorite résonne dans ma tête « *Une vie cachée permet une vie sans danger* ». A quoi bon ? Nous sommes déjà des dangers pour nous-mêmes.

Alors que mes volets s'ouvrent tout doucement, j'aperçois un beau soleil brillant. Il fait vraiment beau aujourd'hui et je profite de contempler ce magnifique soleil même s'il me brûle la rétine car désormais il se fait rare.

Aussitôt, je profite du temps ensoleillé pour aller faire une balade. Celle-ci n'est autorisée que deux heures par jour pour nous éviter tout danger. Selon l'État, cette restriction est faite pour nous protéger des accidents de voiture, des potentiels crimes qui pourraient arriver à n'importe quel moment ou encore d'un arbre qui tomberait subitement. Enfin, c'est ce que pense l'État.

Ainsi, je me munis de mon téléphone et d'un livre pour pouvoir aller me poser dans un parc. Je ferme ma porte d'entrée et me lance dans ma balade. J'aime tellement marcher tranquillement avec le soleil qui réchauffe ma peau, observer les jolis arbres en fleurs et le ciel bleu avec peu de nuages.

J'écoute paisiblement les oiseaux qui chantent tout autour de moi et pour une fois depuis des semaines, je me sens heureuse. Je stoppe ma balade une fois arrivée au parc et contemple la belle herbe verte surmontée de magnifiques fleurs colorées. Je me pose sur un banc en bois et ouvre mon livre. J'ai toujours adoré lire car c'est un moyen de s'échapper d'une vie qui ne nous satisfait pas, mais ça me permet également de vivre des millions voire des milliards de vie en une seule. Car oui, la vie d'un humain est trop courte pour ne pas être vécue comme on le voudrait. Elle est tellement imprévisible qu'on ne sait pas lorsque notre heure est venue de dire adieu à tout ce qu'on a vécu. En bref, la vie est horrible. Mais, je ne peux m'empêcher de me dire que si personne ne mourrait, malheureusement ce serait encore plus dur de vivre de façon heureuse. J'arrête de tergiverser et me plonge dans ma lecture.

Je relève la tête une demi-heure plus tard et me rends compte que je ne dois pas tarder à partir car ma permission est presque finie. J'ai l'impression d'être à l'armée. Surtout si l'on rajoute le couvre-feu que nous devons subir. Je me lève du banc et quitte le parc toujours en contemplant la beauté de l'extérieur lorsqu'il y a du soleil. Mais lorsque j'arrive à un passage piéton du centre ville, mon sourire s'en va très rapidement. Un crissement de pneu aigu résonne à mes oreilles. Je me retourne instantanément et je

vois deux voitures se rentrer dedans si violemment que l'une d'elle se retourne. Tout de suite, les passants se reculent, dont moi, tellement la violence de l'action est effrayante. Les cris fusent de partout, le crissement du pneu se répète dans ma tête. Les gens parlent très fort, les voitures ne s'arrêtent plus de klaxonner. Aussitôt, je perds le contrôle de mon esprit, je m'agenouille entre les passants qui se pressent pour s'échapper le plus vite possible, je mets mes mains sur mes oreilles pour tenter d'apaiser le bourdonnement incessant de mes oreilles. Voilà pourquoi je ne sors pas si souvent, les bruits parasites sont très durs pour moi et m'empêchent de me concentrer. Personne n'ose aller vers les voitures pour s'assurer que les conducteurs sont toujours en vie. Mais, c'est sans compter l'arrivée de la jolie Mila qui nous survole à une vitesse époustouflante. Aussitôt nous savons tous que tout va bien se passer.

- Chers passants veuillez rester où vous êtes pour votre sécurité, je m'en charge ! lance Mila que j'entends à travers mes mains posées sur mes oreilles. Je regarde Mila avec attention. En un temps record elle arrive à sortir les deux conducteurs qui sont, heureusement, indemnes. Tous ses spectateurs l'applaudissent. Je les regarde, toujours accroupie et les mains sur les oreilles. Mais tout d'un coup, je vois Mila s'approcher vers moi. Je la fixe jusqu'à ce qu'elle s'accroupisse devant moi. Elle retire mes mains de mes oreilles et tente de me rassurer :

- Hé, ma belle, ça va aller ! Tout est fini maintenant, il n'y a plus aucun bruit, me dit-elle de sa douce voix.

Je la regarde, toujours incapable de sortir ne serait-ce qu'un mot de ma bouche. Elle me sourit, se lève et repart.

Voilà pourquoi Mila est adulée par son peuple nordiste. Et j'avoue que même moi je l'admire. Mais qu'est-ce que j'aurais adoré la détester. J'aurais adoré la détester car elle est tout ce que je ne suis pas. Mila ne manque pas de confiance en elle, elle n'est pas introvertie, elle n'a pas de difficultés à s'ouvrir aux autres, elle ne se remet pas constamment en question, elle ne fait pas confiance aux mauvaises personnes sans s'en apercevoir. Mais surtout Mila ne souffre pas d'anxiété et d'hypersensibilité. Mila est tout mon contraire. Nous nous ressemblons seulement sur les défauts. Nous sommes toutes les deux perfectionnistes. Nous sommes toutes les deux trop ambitieuses. Nous voulons toujours donner le meilleur de nous-mêmes. Nous voulons toujours aider les autres et satisfaire leurs besoins au point de nous oublier. Elle me ressemble tellement sur les défauts qu'il m'est impossible de la détester réellement car je sais à quel point ces situations sont toujours très difficiles à vivre.

On dépeint toujours les héros des histoires comme des êtres parfaits, mais, il ne faut pas oublier que ce sont des humains avant tout et donc qu'ils ne sont pas parfaits. Mais comme le dit la citation « La perfection est imparfaite. » Alors personne ne sera jamais parfait. Pas même les héros.

Et en réalité si Mila et moi sommes complètement différentes l'une de l'autre au premier abord, nous sommes finalement une seule et unique personne car nous nous complétons si bien.

Elle est ma version que je cherche depuis quelques années sans trouver qui je suis réellement car les doutes que nous éprouvons nous aliènent si bien. Elle est celle que j'aimerais être.



# L'immortalité n'est que lâcheté

de Eva Chenal

Un jour, Louis Aragon a déclaré « le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard ». Et voilà où ça m'a mené : allongé sur le sol frais et encore légèrement humide, j'inhale les senteurs environnantes. L'herbe grasse dans mon dos, le foin sec du rouleau derrière moi. J'ouvre les yeux sur l'immensité du drap bleu parsemé de points blancs qui s'étend jusqu'à l'horizon. Des pépiements me font détourner les yeux du ciel vers un vol d'hirondelles. Mon bon vieux Hamlet sur mon torse s'élevant au rythme de mes respirations. « Pour bien connaître un homme, il faut d'abord se connaître. » Shakespeare  
Tout va bien. Respire. Je ferme les yeux de nouveau, attentif à la vie autour de moi. Le bruissement des feuilles vertes du vieux pommier, les rayons chaleureux mais encore timides du soleil qui me caressent le visage, le calme. J'aurais préféré qu'il dure plus longtemps.

« On part. » Et déjà le son étouffé des pas de Gabriel s'éloigne vers le bâtiment. Je m'attarde quelques secondes, mais mon esprit s'assombrit déjà. Je me relève, frustré, puis me dirige vers la vieille bâtisse une fois mon vieux béret effiloché vissé sur ma tête.

« C'est le sujet 063, celui qui nous avait donné du fil à retordre la dernière fois. Sans Killian, on va devoir se la jouer prudent. »

« Noémie, montre-moi une nouvelle fois son dossier je v- Gabriel, ne me dit pas que cette épave vient avec nous ? Il n'y a pas plus inutile que lui ! » Évidemment, ma présence n'est jamais source d'admiration, leur perte si vous voulez mon avis.

Je ricane « Le fou se croit sage et le sage se reconnaît fou ! Shakespeare les amis ! » Adam se précipite vers moi et attrape ma veste de créateur...

« Commence pas à faire le mec avec moi, galeux ! De la haute caste, tu n'as que la folie ! »

« On dirait qu'une certaine personne manque de sommeil par ici ! Ah, j'oubliais, pardon. Ça doit être dans ta nature alors. En parlant de pouvoir inutile. »

J'évite un poing, satisfait de ma tirade. Le titiller sur son pouvoir inutile, c'est une vraie passion et bien sûr, pourquoi m'arrêter là ? Je vole le cigare qui pend à la bouche de L'Homme Qui Ne Dort Jamais avant d'en prendre une bouffée et de jeter le reste dans l'aquarium de son poisson rouge Ludo.

« NON ! » Il se précipite vers l'aquarium, soucieux pour sa poissonaille. Je ricane de nouveau ce qui ne semble pas amuser Gabriel.

« T'étais vraiment obligé de faire ça ? Tu sais à quel point il y tient... »

Olli-Christofer dans un coin observe les gamineries d'Adam sous forme de rapace. Je ne salue pas les volatiles alors je pique le dossier des mains de Noémie et me plonge dans cette nouvelle mission qui m'a sorti d'une sieste. Je vais faire grève pour surexploitation vu comment on nous paye.

« Chouette, encore le gars aux labyrinthes. Je déteste ses illusions. » Je marmonne en essayant de retrouver par quel moyen on avait réussi à le contenir. Il me semble que c'est grâce à Noémie qui passait à travers les murs et Killian qui annule les pouvoirs. Ah, j'ai trouvé le problème : Killian est mort l'année dernière. Je me disais bien qu'il manquait une brosse à dents dans la salle de bain commune...

Je soupire et m'assois à table pendant que Gabriel explique à tout le monde son plan de Super Héros pour sauver le monde ! Je ricane tout seul devant mon bol de soupe : personne ne sait qu'on leur sauve les miches, ces ignorants aveugles.

« Searlas ! C'est plus possible ! ON DIRAIT UN PORC ! »

Je me tourne vers Thérèse assise un peu plus loin que je n'avais pas remarquée en arrivant.

« Et alors ? Je ne vois pas où est le problème, la table se nettoie toute seule après. »

Je la vois rougir à vue d'œil, se battant pour ne pas rentrer dans mon jeu stupide. Évidemment que je sais que c'est elle qui nettoie la table après chaque repas. Est-ce que ça va m'empêcher de savourer mon repas ? Jamais ! Je profite d'avoir fini mon bol pour subtiliser sous ses yeux l'écharpe de son petit copain sur la chaise d'à côté et m'essuie la bouche avec, suivi de la table éclaboussée. Comme prévu, un courant d'air passe et le pigeon tout moche qui pionçait sur son perchoir se trouve maintenant devant moi, plus humain que jamais, sa main autour de ma gorge.

« Tu sais ce qu'on dit : les hommes qui parlent le moins sont les plus vaillants, mon chère Olli-Christopher ! Et oui, toujours du Shakespeare ! »

Bizarrement, je ne me sens pas si intimidé : le mec n'a pas dit un mot depuis dix ans, comment veut-il me menacer correctement ? C'est Thérèse qui vint mettre un terme à notre échange en le tirant doucement vers l'arrière pour le calmer.

La question que vous ne vous posiez pas, c'est : « Qui la calme elle ? » Personne : sa main vient rencontrer mon visage au niveau de la joue gauche, envoyant dans l'instant ma tête valser de l'autre côté en crachant une bonne dose de salive que je n'avais pas eu le temps d'avaler : directement sur le blouson d'Adam toujours occupé par son poisson. Heureusement, le plan continue d'être expliqué dans le silence.

Les ballottements de notre transport continuent de me filer la gerbe malgré trois années de loyaux services, misère... Noémie, forcée de se retrouver coller à mon flanc suite au manque d'espace n'arrête pas de grogner dans sa barbe. Je décide de la laisser tranquille.

- Searlas, on a décidé de ne pas renouveler ton contrat avec nous. Tu n'es pas fait pour les travaux d'intérêts généraux, on t'a accordé trop de liberté pour l'ampleur de tes actions.

- Vous me renvoyez en prison ? Cool !

Une pression que je n'avais pas conscience de soutenir s'évapore enfin de mes épaules. J'ai réussi ! Je ne me suis pas laissé aller à la lâcheté n'est-ce pas ?

- Dis-moi Rose, suis-je devenu un mari correct maintenant ?

- Non.

Quelque chose ne va pas.

- Vieux paillason, je ne sais pas de quelle lâcheté tu tires cette satisfaction, mais j'espère que ton voisin de cellule te plantera et que ta vie de fourbe hautain se rendra compte de l'ignominie que tu as représentée. »

- Je ne comprends pas. J'ai quitté ma vie facile et j'ai réussi à ne jamais y retourner ! J'ai arrêté les jeux d'argent, le tabac, fait brûler les joints, craché les pilules...

- Tu dis que ça ne suffit pas ?

- Non, Non. NON !

Ma tête repose entre mes mains. Je le sens de nouveau. Elle était camouflée, mais c'est bien la lâcheté cachée là, là dans le coin sombre. Je pensais qu'elle était partie, ou alors je ne l'avais jamais remarquée ? Comment savoir ? COMMENT !

Je suis machinalement les directions données par Noëlle qui nous dirige d'au-dessus du labyrinthe, les autres devant moi. Dix ans pour rien, je n'arrive pas à me concentrer sur les cris des autres, je ne les entends pas. Qu'importe.

Ah. Je me suis perdu...

Autour de moi, les murs hauts de quinze mètres coupent le magnifique ciel en morceau. Quel dommage. Automatiquement, mon corps poursuit sa route dans le labyrinthe et je le laisse faire. Rien n'a d'importance maintenant. Vraiment ? Alors pourquoi mes jambes accélèrent ? Pourquoi des gouttes se forment et gouttent le long de mon front ? Aucune idée.

Ah. Je les ai retrouvés. J'aurais mieux fait de ne pas le faire. Devant moi, le groupe est pitoyablement en train de se battre contre des ennemis invisibles. Ils saignent. Ils ne vont pas gagner et je sais pourquoi. Parce que c'est de ma faute, la mort de Killian est ma faute. Si seulement je n'avais pas trébuché cette bande d'idiots ne serait pas plongée dans cette illusion indéfectible.

J'observe la scène comme si je n'en faisais pas partie, comme si Noëlle ne venait pas de se faire sectionner la jambe gauche en un clignement d'oeil, comme si Gabrielle n'allait pas écoper d'une balafre couvrant son visage pour toute une vie...

Mon regard se tourne vers l'auteur de cette injustice : une créature en surpoids, mi-homme mi-bouc avec la peau couverte d'arabesque géométriques : le labyrinthe lui-même.

« J'ai compris. »

Je jette un regard à la troupe perdant du terrain. Je dégaine mon poignard : que voulez-vous, j'aime le vintage.

Je m'approche par l'arrière de la menace. Préoccupé par la pièce de théâtre devant lui, il ne me voit pas arriver. Une bonne chose à savoir les amis, je rate rarement ma cible.

Sa gorge explose en une fontaine de sang. Ses mains se précipitent vers l'origine de l'écoulement. Alors que la vie s'écoule peu à peu de son corps, j'entrevois les illusions disparaître et les visages de mes compagnons plein d'incompréhension.

Je souris. Tout simplement.

Derrière moi, la Manticore s'éveille : fidèle compagne de 063, le chien de garde jamais battu encore.

Il faut bien une fin à tout et aujourd'hui, ce sera notre fin à tous les deux.

Je vous rappelle que je suis vintage non, je détache le mousqueton accroché à mon pantalon, caché par mon manteau feutré. Au bout du mousqueton, une grenade récoltée lors de la Seconde Guerre mondiale. Je savais qu'elle allait me servir un jour.

Les autres sont à présent pleinement réveillés. Alors que j'entends la Manticore s'avancer, je me tourne vers eux.

- Si vous avez des larmes, préparez-vous à les verser. Désolé, encore du Shakespeare.

Pour la première fois en dix ans, je leur souris et glousse devant l'absurdité de la situation. La grenade à hauteur de vue pour les faire déguerpir.

Le froid qui m'envahit progressivement devient dangereux, mes capacités motrices arrivent à leurs termes, c'est maintenant ou jamais. Je fais abstraction du trou dans mon ventre causé par la queue aiguisée de la Manticore et me précipite vers sa bouche rugissante.

Parfait.

Je dégoupille la grenade et la propulse dans sa gueule.

- C'est fini minou, il est temps qu'on se repose toi et moi.

Je ferme les yeux.

- J'espère que ça te va, Rose, j'ai vraiment essayé de ne plus être un lâche.

- C'était une belle cérémonie Gabriel, presque trop belle pour lui...

Gabriel, maintenant seul devant la tombe de celui qui lui a sauvé la vie.

- Créatin.

Searlas Cadieux, 1890-2028

MERCI

# Moi, psychiatre

## de Kiryna Creton

Paris, café Tortoni, printemps 1850,

- Ha ! Vous voilà enfin !

- Veuillez excuser ce retard mais comprenez que ma résidence n'est pas toute proche.

- Ce n'est rien cher ami. Comment allez-vous ?

- Je me porte comme un charme et vous-même ?

- Ma foi, très bien !

- Comment vont les affaires ?

- Très bien, et les vôtres ?

- A merveille ! Certains de mes patients sont assez coriaces mais ce sont là les risques du métier !

- Vous êtes un véritable héros ! Cela ne doit pas être facile...

- Il est vrai qu'il y a des moments où je désespère. Tenez ! Pas plus tard que ce matin, l'un de mes patients a tenté de sortir du bain froid ! Fort heureusement, les gardiens étaient présents et ont pu changer de méthode.

- Que voulez-vous dire ?

- Hé bien, je leur ai ordonné d'enfermer le fou dans un linge trempé afin de le laisser sécher pour lui remettre les idées en place !

- Mais le linge risque de se serrer de plus en plus !

- C'est bien le but cher ami !

- Mais enfin Docteur Tournois ce n'est pas comme cela que l'on doit traiter ses patients ! Notre société a évolué !

- A d'autres ! Ne me dites pas que vous y croyez ? Mais voyons ouvrez les yeux ! Vous voyez bien que tout cela n'est que balivernes ! Discuter avec un fou vous en fait devenir un !

- Je ne suis pas du tout de votre avis ! Au contraire, on dit que cela nous permet de mieux le comprendre.

- Je constate qu'en réalité c'est peut-être vous le fou. Oui ! Cela me paraît plus logique maintenant ! Vous, ainsi que tous ces gens qui souhaitent communiquer avec leurs patients sont des fous !

Sur ces mots, je claque mon poing sur la table et me retire.

Une fois la porte passée, je pus enfin laisser mon visage exprimer ma colère et mon mépris envers lui. Dire qu'il croit à ces sornettes ! Je n'en reviens pas ! Quel naïf !

Arrivé à mon logis je m'abandonne dans mon fauteuil afin de lire mon ouvrage laissé au même emplacement la veille. Comme tous les soirs, je le lis attentivement, n'en perdant aucune miette. Quand vient l'heure de me coucher, je me débarbouille devant mon miroir quand tout à coup, alors que je relève la tête face au miroir, j'y vois l'un de mes patients ! Je le reconnais c'est lui qui a tenté de s'échapper ce matin ! C'est lui ! Je le sais ! J'en suis sûr !

Je prends donc mes jambes à mon cou et cours le plus vite possible pour chercher de l'aide. Malheureusement, ayant laissé mon bougeoir dans ma salle d'eau et me retrouvant dans le noir, je me cogne dans plusieurs meubles ce qui lui permet de me suivre sans mal. Il m'appelle ! Il crie mon nom ! Sa voix résonne dans ma tête ! Il répète sans cesse mon nom ! Faites que cela cesse, par pitié ! Je suis sur le point d'atteindre la porte d'entrée lorsque, venant de nulle part, un coup m'est donné à la tête. Le néant s'empare petit à petit de mon esprit et je sombre dans les abîmes.

A mon réveil, je n'en crois pas mes yeux ! Je ne suis plus chez moi ! Ou du moins, pas à la bonne place. Me voici de l'autre côté des barreaux ! Ils ont été changés d'ailleurs, une porte les remplace. Je n'ai plus mes beaux habits, ni même ma blouse ! Me voilà dépouillé ! Le pire n'est pas encore venu ! Me voici vêtu d'une camisole ! Une camisole ! Je ne suis pourtant pas fou ! Me revient alors en mémoire ma fuite face à ce fou. Mais où suis-je donc ? Que s'est-il passé ? La porte s'ouvre et balaye mes questions. Un homme entre, vêtu d'une blouse et tenant un carnet ainsi qu'un stylo à la main. Il s'avance vers moi d'un pas hésitant et me dit :

– Comment vous sentez-vous ?

– Très mal Monsieur ! Que fais-je ici et qu'avez-vous fait de mes vêtements ?!

– Calmez-vous, tout va bien.

– Mais enfin pour qui me prenez-vous ?! Je ne suis pas un enfant ! Je suis psychiatre moi et j'exige que l'on me ramène dans mes appartements immédiatement !

– Malheureusement, cela est impossible pour le moment.

– Mais enfin qu'ai-je fait pour mériter tel traitement ?!

Un homme entre dans la salle et lui chuchote quelque chose à l'oreille. L'homme en blouse me regarde et me dit :

– Bien, je vous laisse reprendre vos esprits et vous rafraîchir, si vous le souhaitez. Je reviendrai plus tard .

L'autre homme pose près de moi un seau d'eau et ils partent tous deux. Il est vrai que je me sens sale. J'ai l'impression que mon visage est recouvert de poussière, comme si je m'étais écrasé sur le sol. Sûrement lors de ma chute ou bien du transport, ils ont certainement dû me traîner, ignorants qu'ils sont. C'est avec ces pensées que je m'approche du seau : mais une peur bleue m'envahit lorsque je vois mon reflet. Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas mon visage ! C'est mon patient ! Cependant... Lorsque je retourne voir mon reflet, ce visage ignoble est encore là ! J'ai beau m'asperger d'eau, y plonger ma tête à plusieurs reprises, rien n'y fait ! Serait-il possible que ce visage m'appartienne réellement ? Et si c'était le cas qui suis-je ? Je m'assieds à côté du seau, m'appuie contre le mur et tente de me calmer. Petit à petit, des flashes s'emparent de mon esprit. Je me vois en train de me regarder dans le miroir, mais, je ne suis pas perturbé par ce visage, il m'est si familier... Je le sais maintenant, c'est le mien.

La porte s'ouvre de nouveau après un temps, je ne sais pas exactement combien, et l'homme en blouse apparaît, toujours accompagné de son carnet et de son crayon.

– Êtes-vous plus apte à communiquer maintenant ?

– Oui.

– Bien, savez-vous qui vous êtes ?

– Je suis le Docteur Tournois, psychiatre.

L'homme soupira et me regarda d'un air désolé .

– Ce que vous dites n'est pas vrai.

– Mais...

– Stop. Écoutez-moi maintenant. Vous n'avez jamais été psychiatre, Vous êtes interné ici en tant que fou.

– Mais enfin... Non c'est faux ! Ça ne peut être vrai voyons ! C'est vous qui êtes fou ! Il faut à tout prix vous soigner ! Mon ami que j'ai vu ce matin peut témoigner de ma profession ! Nous nous connaissons depuis toujours !

– Vous êtes bien M.Tournois mais vous avez été envoyé ici parce que vous traitiez tout le monde de fou, vous vous mettiez très vite en colère et étiez extrêmement violent.

L'ami que vous décrivez n'existe pas, il n'est que le fruit de votre imagination.

– Non, non, non et non ! Ce n'est pas vrai ! Balivernes !

– Vous piochiez des gens dans la rue, les enfermiez chez vous et les torturiez ! Certains en ont perdu la vie !

– Vous délirez complètement Monsieur ! C'est vous ! Vous ! Vous êtes fou ! Au secours ! Aidez-moi ! Arrêtez ce fou !

Je n'en crois rien ! Ce n'est pas vrai ! Pas vrai, pas vrai, pas vrai ! Je suis un psychiatre accompli ! Je protège les gens des fous comme lui ! Il est dangereux ! Je ne suis pas fou ! Je ne suis pas fou ! C'est un cauchemar, je vais me réveiller... Je sens mon corps s'engourdir, mes paupières sont lourdes... Je me sens partir dans les bras de Morphée.

A mon réveil, je me rappelle que je suis invité au café Tortoni, mon ami de longue date souhaite prendre de mes nouvelles.

# Radioactive

de Eleanor Deldalle

Du feu. Partout où elle posait les yeux, le feu envahissait ses iris verts. La fumée tourbillonnait dans les airs et se perdait dans la nuit étoilée du Minnesota, près de la ville endormie de Hibbing. Les cigales avaient cessé leur chant mélodieux, seul le crépitement sans fin du bois succombant sous le feu se faisait entendre. Elle baissa le regard, et croisa celui d'un homme allongé sur le sol. Sa respiration était saccadée, son ventre peinait à suivre le rythme et de faibles grognements s'échappaient de sa bouche. Elle tendit sa main vers sa peau noircie par les brûlures, tentant en vain de calmer les regrets qui coulaient à flot dans sa tête, mais s'arrêta lorsqu'elle l'entendit murmurer quelque chose.

«Pourquoi ?» Ce mot à peine audible atteignit ses tympans, mais il était trop tard, son cœur avait cessé sa course. Comment lui expliquer qu'elle ne faisait qu'obéir à des ordres ? Comment lui expliquer qu'elle n'avait fait qu'accomplir sa mission ? Sans même prendre la peine de l'arrêter, une simple larme dévala sa joue de porcelaine. Tant de choses lui étaient arrivées, elle ne se savait même plus capable de pleurer. Ses yeux parcoururent le corps inerte de l'homme, et se stoppèrent sur sa grande main tenant fermement celle d'une enfant. Elle détourna la tête, refusant d'aller plus loin.

Le cœur lourd, mais également soulagé, elle se releva et enjamba les deux corps noyés dans les décombres. Elle leva la jambe péniblement, son pied botté écrasant les quelques débris qui jonchaient le sol, et se dirigea vers le manoir, laissant les pauvres âmes perdues derrière elle.

Appartenant à une famille riche et influente, il ne restait plus que l'ombre de la grande bâtisse, engloutie par la masse de sapins opaques qui l'entouraient. Le modèle de richesse que le manoir représentait cédait maintenant sous les flammes, et montrait au monde entier la puissance qu'elle détenait entre les mains. Elle toussota légèrement, ses poumons irrités par la fumée qu'elle inhalait, mais ne s'arrêta pas. Le regret l'envahissant, elle voulait absolument voir ce qu'il restait de l'autre côté de ce qui était autrefois la porte d'entrée.

Elle grimpa les marches une par une, sentant le bois fragile craquer sous son poids, puis pénétra dans la maison, le cœur tambourinant dans sa poitrine. Parmi les murs enflammés et les plafonds écroulés, son reflet dans un miroir poussiéreux la surpris. Intriguée, elle s'avança et contempla son propre visage, abîmé par le temps qui passait et qui ne l'épargnait pas. Sa bouche émettait une lueur verte, et les veines qui parcouraient son corps brillaient à travers sa peau. Des souvenirs qu'elle aurait aimé oublier lui revinrent à l'esprit. Une enfance gâchée, une adolescence ruinée, une vie perdue. Elle expira lentement, essayant de faire le vide dans sa tête, et regarda avec curiosité les ondes sortir d'elle et faire faner un bouquet de fleurs qui se noyait dans un vase.



Alors qu'elle s'amusait à tuer les végétaux arrachés du sol pour finir leur vie dans des pots, ses yeux de lynx remarquèrent une petite poupée de chiffon appuyée contre le museau d'un chien endormi. Ou plus probablement mort. Elle serra fermement la bouche, les ondes s'évaporant dans l'air, et s'agenouilla devant lui. Alors qu'elle enroulait ses bras autour de son corps brun, elle fut rassurée lorsqu'elle sentit une faible respiration contre sa peau.

Tandis qu'elle se relevait tout en le gardant serré contre sa poitrine, une énorme poutre se décrocha et s'effondra sur le sol, brisant le vieux parquet brûlé et le canidé si elle ne l'avait pas bougé. Aucune réaction ne balaya son visage toujours stoïque. Frôler la mort était un loisir pour elle, quelque chose qu'elle connaissait et maîtrisait. Elle se fraya un chemin vers l'arrière du manoir et y trouva une petite trappe par laquelle s'échapper.

Le vent acide nettoya ses poumons et caressa son visage couvert de cendres. Elle resta quelques temps au sol, le chien entre ses bras, trop faible pour se relever. Un buisson à sa gauche s'agita, et avant qu'elle n'eut le temps de réagir, quelqu'un en sortit.

« Inox ! »

Un homme cria dans sa direction, les poings serrés et un masque anti-radioactivité fermement resserré sur la tête. Elle ne répondit rien et se contenta seulement de tourner la tête vers lui, les yeux vides d'émotion.

« Qu'est-ce qui t'as pris de retourner dans le manoir ? Ça aurait pu s'effondrer sur toi ! » ajouta-t-il en voyant qu'elle ne réagissait pas. Il avança avec rage, plusieurs hommes armés en combinaisons antiradiations derrière lui, puis s'arrêta à sa hauteur. Ses yeux s'arrêtèrent sur le chien endormi qu'elle tenait contre elle et il fronça les sourcils. « Tu as risqué ta vie pour un simple cabot ? »

Maxwell. Maxwell était ce qui se rapprochait le plus d'un père pour elle. Vendue à la naissance à un laboratoire et condamnée à subir des expériences tout au long de son enfance, il avait toujours été là pour elle. Elle se doutait que c'était par intérêt, et qu'elle n'avait pas de réelle valeur à ses yeux, mais cette faible illusion lui réchauffait le cœur. Quand ils découvrirent que les expériences l'avaient dotée de la capacité de manier la radioactivité, elle était subitement devenue importante. Elle avait enfin une voix, même si le poids qui pesait sur ses épaules menaçait de l'écraser un peu plus chaque jour.

Sans rien dire, un des hommes en combinaison s'avança et lui tendit un masque à gaz noir. Inox soupira et pris l'objet, l'approchant de sa bouche d'où émanait une vive couleur verte avant de la recouvrir. Maxwell s'empara de son talkie-walkie puis pressa le bouton qui se situait sur le côté.

« C'est bon, nous avons retrouvé la radioactive et elle est maintenant sous-contrôle. » Il lâcha le bouton puis fit un geste de la main avant de se retourner. « Notre mission est terminée. Rentrons. »

Les hommes attrapèrent le bras d'Inox et la relevèrent sans effort, puis l'aidèrent à marcher jusqu'à la camionnette. Elle grimpa à l'arrière et un frisson parcouru sa peau lorsque la porte se ferma brusquement. Le cœur serré pour une raison qu'elle ignorait, Inox se rapprocha de la vitre et regarda le manoir s'éloigner, devenant petit à petit un

simple point jaune au loin, la fumée s'élevant dans le ciel telle une cheminée d'usine. Lorsqu'il n'y eut plus rien à voir à part une route de forêt banale, elle retourna à sa place, auprès du chien.

« Tu crois qu'ils vont lui manquer ? » Sa faible voix, étouffée par l'épaisseur du masque, se fit entendre dans l'habitacle du camion. L'homme qui était assis en face, un ami, ou du moins ce qui s'en rapprochait le plus, tourna la tête pour croiser son regard vert émeraude. « Le chien. Tu crois que sa famille va lui manquer ? » Elle répéta avec une certaine impatience, sortant la petite poupée de chiffon qu'elle avait cachée dans sa poche.

Elle caressa du bout des doigts ses longs cheveux tressés. Elle lui rappelait sa propre poupée qu'elle serrait contre elle lorsqu'elle était arrivée au laboratoire. C'était le seul jouet qu'elle possédait, et pourtant la simple mention de son nom la dégoûtait. Elle tenait en horreur tout ce que ses parents lui avaient offert.

« Peut-être. Peut-être pas. Qui sait ce qui se passe dans leurs têtes. » Il haussa les épaules avec nonchalance. Elle ne répondit rien et se contenta de baisser les yeux pour caresser la tête duveteuse de l'animal. Ses doigts s'entremêlèrent avec les poils et un sentiment inhabituel de paix envahit alors son corps. « Pourquoi tu continues de faire tout ça ? Je veux dire, leur obéir au doigt et à l'œil. T'es tellement puissante. »

« La puissance ne fait pas tout. », répondit-elle d'une voix monotone. A l'idée d'une échappatoire, elle serra le poing qui tenait le jouet. « Où veux-tu que j'aille ? Je n'ai ni ami, ni famille. Je suis bien ici, au moins j'ai un but, même si celui-ci consiste à éliminer des gens. »

L'homme inspira longuement et hocha lentement la tête. Alors que la camionnette roula sur un nid-de-poule, le chien leva timidement la tête et regarda aux alentours sans prendre la peine de se lever. Ses yeux noirs s'arrêtèrent sur ceux d'Inox, qui poussa un soupir et sourit malgré le masque. Les doigts contractés autour de la poupée, une onde verte en sortit et la réduisit en un petit tas de cendres. « Non. Sa famille ne lui manquera pas. »

# Le condor ne fait que passer

de Louane Duez

- Lâchez-moi ! Au secours !

Un homme au visage caché par un foulard noir plaque sa main sur la bouche de la jeune fille réduite au silence. Celle-ci sent son cœur battre à une vitesse folle et son visage d'ange est tordu par la peur. Elle se débat de toutes ses forces mais rien n'y fait. L'homme l'emporte vers le grand dehors. Cet extérieur si mystérieux et inconnu pour elle qui n'est presque jamais sortie de son immense maison en pierre.

Il lui tire le bras. Elle est forcée de le suivre dans les rues désertes de Cuzco. Leurs sandales raisonnent sur les pavés dorés. Cet homme veut forcément de l'argent. Les hommes sont tous les mêmes, avides, brutaux et orgueilleux. C'est ainsi que lui ont toujours paru ses frères. Prêts à s'entre-tuer pour une meilleure position. Le père de la jeune fille n'est autre que le général Cipacti de l'armée inca. Un homme froid qui l'a toujours négligée. Ce n'est pas sûr qu'il paye la rançon qui pourrait lui sauver la vie.

Mayumi n'en croit pas ses yeux, le dehors est tellement vaste, des milliers et des milliers de petites maisons qui ont été construites par des milliers et des milliers de pierres. Malgré son émerveillement, la jeune fille n'en peut plus, elle n'avait jamais couru autant auparavant. Cependant, l'homme ne lui permet pas de s'arrêter. Bientôt, ils sortent de la ville pour se diriger vers les montagnes, les divines montagnes. Comme tous les incas, Mayumi en a une peur bleue. Elle secoue la tête et se jette par terre afin que son bourreau comprenne sa détresse. Il se retourne et la gifle violemment. Elle hurle dans la nuit, impuissante, mais personne ne vient à son secours. Il l'oblige à reprendre la course. Le foulard noir glisse et son identité est enfin dévoilée. Tupac, c'est ainsi que se nomme la bête des montagnes. Celui-ci doit avoir une vingtaine d'années et son visage est marqué d'une longue cicatrice en L. Ils s'enfoncent tous deux dans les montagnes du Colca, ces étendues de verdure, où courent les vigognes. Ce sont des animaux sacrés, cousins des lamas mais bien plus libres qu'eux. Un peu comme Tupac, à moins qu'on ne le compare à un condor, animal puissant mais mal aimé, rejeté par sa simple condition de charognard. Tupac fut soldat mais l'armée l'a poignardé dans le dos. Maintenant, il est comme une bête sauvage ayant succombé à ses pulsions.

Lorsqu'ils s'arrêtent enfin, le soleil est déjà bien haut dans le ciel. Mayumi, toute tremblante interroge son bourreau :

- C'est toi la bête qui enlève les jeunes filles pour les dévorer dans les montagnes ?

- Je suis si célèbre que ça ? J'ai du mal à savoir si c'est quelque chose de bon ou non, déclare le jeune homme en replaçant une de ses mèches noires. La jeune fille se met à pleurer à chaudes larmes tout en criant entre deux sanglots :

- Oh ! Viracocha ! Roi des dieux, protège-moi !

- N'évoque pas Viracocha ! Ce dieu est détestable ! Il est prétentieux et a écrasé tous les autres pour régner.

- Si tu parles comme ça de lui, sa colère va s'abattre sur toi. Libère-moi s'il-te-plaît.

- Mais bien sûr jolie princesse, répond-il en rigolant.
- N'as-tu pas peur des dieux de la montagne ?
- Sois patiente ! Concernant les dieux de la montagne, tu pourras bientôt te faire ton propre avis. Je tiens à préciser, mon nom est Tupac et c'est quand même mieux que la bête.

Cela fait des jours que le voyage dure et chaque pas que Mayumi effectue lui fait l'effet de piques qu'on lui enfoncerait dans les chevilles. Certes, elle avait tant souhaité partir mais là, cela devenait invivable. Ils marchent sur le flanc d'une montagne et un seul faux pas pourrait leur être fatal. Tupac a passé une corde autour de la taille de Mayumi de manière à la rattraper en cas de chute ce qui la rassure un peu. Une voix murmure dans le vent :

- Tupac ! Quelle joie ! Je constate que tu ramènes encore une autre fille.
- Apu, tu m'as manqué aussi !
- Que viens-tu de dire ? Apu, le dieu des montagnes ? s'écrit Mayumi désespérée.
- Tout à fait, c'est bien moi, l'unique et le seul. Ravie de vous rencontrer mademoiselle. Par ailleurs, Tupac ouvre l'œil. Ai-Apaec n'est pas loin et il te recherche. Il te considère toujours comme un voleur.
- Merci mais tu sais bien que je ne peux cautionner ses actes !

Le soleil se couche déjà sur les pics de la cordillère des Andes. Il y fait un froid glacial.

- Comment peux-tu connaître personnellement une divinité, questionne Mayumi.
- Eh bien, j'ai tout simplement appris à le connaître à force d'arpenter les massifs montagneux.
- C'est invraisemblable. Tu n'es quand même pas l'égal d'un dieu ?
- Bien sûr que non, je suis tout ce qu'il y a de plus humain, regarde cette cicatrice, elle est la preuve de ma vulnérabilité. Il n'est pas nécessaire d'être prêtre pour communiquer avec le divin, ce n'est qu'un mensonge de l'inca. Il suffit d'être attentif, ils sont partout autour de nous. Certains comme la Pacha Mama ne s'adressent jamais aux humains quand d'autres comme Ai-Apaec le font avec cruauté mais la majorité sont là, autour de nous, prêts à échanger.

Le panache des volcans provoque un léger brouillard. Des têtes sifflantes surgissent de derrière un rocher plus pointu que les autres. Ce sont les serpents de Ai-Apaec, il est déjà là. Les bêtes se déplacent vite et ne vont pas tarder à attaquer. Tupac est déterminé à ne pas laisser Mayumi mourir comme tant d'autres avant elle et surtout pas comme Lulala. Il a déjà bien trop perdu face à Ai-Apaec. Sa petite sœur, la lumière de son existence. Une fleur arrachée à la vie bien trop tôt pour une raison absolument dérisoire.

- Écoute moi, je veux que tu cours en ligne droite, le plus loin possible. Tu trouveras un lac, là-bas tu seras en sécurité, explique-t-il à Mayumi.
- Tupac, j'ai peur !
- On va s'en sortir.

Il décroche son poignard. Ce combat s'annonce bien déséquilibré. Tupac a déjà affronté cet ennemi, il n'a jamais gagné. Mais aujourd'hui cela va changer. Il se le jure !

Mayumi prend la fuite. Elle dévale la montagne, trébuche sur un caillou mais reprend sa course, les genoux couverts de sang.

Tupac tranche les têtes, les corps, les queues de ces serpents. Certains l'ont déjà mordu, le venin se répand rapidement. Il connaît parfaitement ces morsures. Son corps est presque habitué au poison. Mais il fatigue, ses bras sont engourdis. Pour autant, il continue de trancher. Il abat son poignard sur un rocher plat et c'est un serpent de plus hors d'état de nuire. Tupac attrape un des serpents enroulés autour de sa jambe tandis que d'autres montent à leur tour. L'homme des montagnes commence à être dépassé. Il grimace, il vient de se faire mordre une nouvelle fois. Les animaux montent de plus en plus. Il ne faut pas longtemps pour que Tupac en soit complètement recouvert. Alors, c'est ainsi que sa misérable existence va prendre fin, cela n'aura été qu'un perpétuel échec. Il ne pensait pas qu'Ai-Apaec irait jusqu'à le tuer. Ce dernier lui avait pourtant dit qu'il le laisserait en vie car Tupac, bien que mortel, constituait une source de distraction importante aux yeux du dieu. Il regarde le ciel, un tout dernier rayon de soleil. Il va enfin retrouver Lulala après toutes ces années. La mort est bien plus lumineuse qu'il ne l'aurait cru. C'est une explosion de lumière chaleureuse et rassurante.

Mayumi a les pieds dans l'eau et attend le cœur rempli d'inquiétude. Tupac l'a sauvée, ce n'est pas quelqu'un de mauvais. Elle commence presque à l'apprécier. Il l'a arrachée à son quotidien de prisonnière et lui a montré le monde. Elle lui est reconnaissante pour cela.

Inti, dieu du soleil brille fort dans le ciel qui n'est pas celui du paradis ! Tupac l'a compris, il n'est pas mort. Inti l'a sauvé, les serpents ont été brûlés par ses rayons. Une voix tonne :

- Tu as beaucoup de chance, les autres dieux ont tendance à t'apprécier Tupac mais la prochaine fois, je ne te permettrai plus de me prendre quoi que ce soit.

Tupac se relève, il a quelqu'un à retrouver. Celui-ci se précipite vers le lac. Quel soulagement quand il la voit, au bord de l'eau. Elle s'approche de lui et le serre dans ses bras. Tupac est très surpris, depuis Lulala, personne n'avait jamais agi ainsi avec lui. Elle le remercie chaleureusement, personne n'avait jamais fait cela pour elle.

Après des jours de marche, Mayumi et Tupac arrivent à Yuzac. Ce dernier l'emmène dans une auberge. L'ambiance y est chaleureuse. La rumeur sur les gens de la montagne est vraie. Ils sont tous très accueillants. Tupac est détendu. Mayumi est contente de le voir ainsi. Les plats qu'ils mangent sont généreux et ils passent un très beau moment. Cela sonne un peu comme une fin de voyage et Tupac finit par se lever en demandant à Mayumi d'attendre pendant qu'il va chercher des boissons. Il la regarde longuement avant de tourner les talons vers le comptoir. Mayumi regarde une jeune fille danser au rythme d'une flûte de pan. Mais lorsqu'elle tourne la tête, Tupac a disparu. Elle se lève en sursaut puis se dirige vers la porte.

- P'tite dame, tu crois aller où comme ça, questionne l'aubergiste.

- Je dois retrouver mon ami, il a disparu.

- Ah ! L'homme aux cheveux noirs, pauvre petite idiote. Tu t'es fait avoir. Il n'était pas ton ami ça je peux te le garantir. Il s'en est allé tout en te vendant. C'est moi qui t'ai

achetée. Tu vas travailler dans cette auberge mais ne t'inquiète pas, il fait bon vivre ici.

La jeune fille n'en croit pas un seul mot, c'est impossible. Ses yeux lui piquent et des larmes commencent à couler. Tupac l'a abandonnée. L'homme des montagnes a repris la route. Son cœur de glace avait quelque peu fondu mais le bloc demeurait. Il savait que d'autres attendaient encore son aide. La vie est précieuse et pour lui, personne, que ce soit un dieu ou un roi, n'a le droit d'en exiger une.

On apprendra bien plus tard que Mayumi avait été condamnée à mourir, sacrifiée pour calmer la colère des dieux. Celui qui réclamait ce sacrifice n'était autre qu'Ai-Apaec.

# Le chanteur de pomme

de Marine Dzwierzynski

Je le hais. D'un air arrogant, il flâne dans les rues. Son visage est marqué sur tous les grands écrans de la ville. Tout le monde le traite en héros, l'idolâtre. Moi, je le vois tel qu'il est vraiment, un lâche. Depuis quelques années, il dit veiller sur la ville jour et nuit, mais où était-il cette nuit-là ? La nuit où ma vie a basculé, où elle a pris une tout autre tournure. Il n'était pas là évidemment. Était-il trop occupé ? Avait-il d'autres priorités ? Avait-il juste peur ? La peur, c'est le sentiment qu'il ressent actuellement, il n'ose plus sortir de chez lui par peur de n'être plus aimé par ces fanatiques qui lui courent après, par peur d'être pointé du doigt, par peur de ne plus avoir leur confiance. Il n'a seulement ce qu'il mérite. J'accélère le pas afin de rentrer chez moi au plus vite, mes pensées me gâchent de plus en plus la vie en ce moment. Je ne veux plus penser à lui. J'allume la télévision pour me changer les idées. Son visage apparaît sur l'écran de ma télévision. Dans mon salon éclairé par les derniers rayons du soleil, le monde devient flou, j'ai la tête qui tourne, je sens mon corps se dérober sous mon poids. Ce visage que j'ai vu tellement de fois me paraît des plus inconnus à présent.

Comment le monde peut continuer à parler de cet incapable après tout ça. Ma curiosité me fait augmenter le son de la télévision. Beaucoup de gens apparaissent sur l'écran, vêtus tout en blanc, ils évoquent le mot soutien, le mot héros ainsi que le mot innocent. Innocent ? Le mot résonne dans ma tête comme un écho venu de loin. J'en ai assez entendu, c'est trop pour moi. La ville, le monde semble encore et toujours le soutenir, comme d'habitude. Il ne le mérite pas. La colère monte et un cri de rage des plus sincères sort tout droit de mes tripes, je retourne tout ce qui se trouve dans mon passage. Les livres de ma bibliothèque jonchent le sol, ma télévision dévoile d'énormes fissures après la prise d'un coup de poing, le saladier de fruits que j'ai balancé contre le mur se brise et les quelques fruits périmés de quelques semaines déjà se dispersent au sol, une pomme roule jusqu'à moi. Je la ramasse et remarque qu'elle est déjà entamée, un croc demeure à la place du morceau de pomme qui devrait s'y trouver. Et pourtant, je déteste les pommes, j'ai toujours détesté les pommes. Leur jus est pour moi trop amer, c'est trop compliqué à croquer, étant petit j'avais perdu une de mes dents de lait en croquant dans un de ces fruits du diable. Cela m'avait causé un mal de dent atroce pendant quelques jours, depuis je n'en avais jamais remangés. Mais elle, elle les adorait, elle en mangeait de toutes les formes possibles, en tarte aux pommes, en jus, en compote, crue ou cuite, pelée ou non, seule ou mélangée avec d'autres fruits. Les larmes remplacent la colère en contemplant le fruit. Je décide de monter dans ma chambre, les escaliers semblent interminables, pourquoi ma maison semble aussi grande maintenant que je vis seul. J'ouvre notre placard... mon placard. J'y trouve mes vêtements et puis les siens soigneusement pliés, comme elle aimait que ce soit bien rangé. Je remarque un de ses tee-shirts par terre, je le ramasse immédiatement et le plie comme elle me l'a appris avant qu'elle ne me crie dessus en disant à quel point je suis bordélique, en

tout cas c'est ce qu'elle aurait fait. Je donnerais tout pour qu'elle me fasse ne serait-ce qu'une dernière remarque sur mon organisation inexistante.

Je referme le placard. Tout me rappelle sa présence. Dans mon cœur mais aussi dans cette maison Lauren y vit encore. Derrière tous ses vêtements, je remarque une boîte dont j'ignorais l'existence, je mets à terre toute sa pile de vêtements pour atteindre cette mystérieuse boîte. Je les ramasserai et les plierai parfaitement après c'est promis mon cœur, ne t'énerve pas. Je la prends dans mes mains et l'ouvre avec précaution. A l'intérieur se trouve environ une dizaine de lettres manuscrites. J'ouvre l'une d'entre elles en faisant attention à ne pas l'abîmer, je lis les premiers mots, cela dit : *“Aujourd'hui, j'ai fini le travail plus tôt, peu de clients achètent des fleurs en cette période de l'année, alors je suis directement allée faire les courses car je sais à quel point il est contrarié en ce moment et qu'il sera content de voir que le frigo est rempli quand il rentrera. J'ai acheté que des bonnes choses; des pizzas pour qu'il puisse manger le soir quand il rentre tard, ses gâteaux préférés, j'ai également pris une dinde et du vin pour lui faire un dîner surprise, j'étais super excitée à l'idée de voir sa réaction ! Au moment de passer en caisse je me suis rendue compte que j'avais oublié les pommes alors j'ai couru en chercher et j'ai pris le chemin de la maison. J'ai tout posé sur la table et je me suis mise aux fourneaux, j'étais tellement fière de ce que j'avais fait, j'ai attendu son retour. Une heure, deux puis trois. C'était froid et je n'avais plus très faim, je suis partie me coucher et vers 5h du matin je l'ai entendu se glisser dans le lit et s'assoupir. En me levant le lendemain, le dîner était intact il n'y avait pas touché. Quand il s'est enfin réveillé, il m'a embrassée sur le front, il m'a raconté combien de personnes il avait sauvées cette nuit et combien de personnes l'avaient remercié d'être un super héros hors pair. D'un côté, je suis super fière de lui, vous vous rendez compte mon mari a pour métier de voler à la rescousse des gens en danger et d'éliminer les méchants, y'a pas à dire c'est la classe. Son petit sourire quand il me raconte ses exploits me satisfait, mais j'étais en retard pour le boulot, j'ai posé ma tasse de café et je suis partie travailler. On s'est vus 7 minutes j'ai compté, je n'ai toujours pas pu lui dire que j'attendais notre premier enfant, je ne trouve pas le moment. S'il n'a déjà pas le temps pour moi aura-t-il le temps pour un bébé ? Et je ne peux tellement pas lui en parler que j'écris des lettres stupides. Des fois, j'espère qu'il tombe sur ces lettres pour ne pas avoir à lui dire en face. Notre vie avant sa sélection pour devenir le super héros de MerliCity me manque mais il se sent tellement utile en aidant les autres je ne veux pas l'en priver. Je lui en parlerai bientôt. C'est promis.”*

La lettre est mouillée de mes larmes salées, je manque d'air. Je ne sais pas combien de temps je reste là paralysé, 1 heure ou peut être 3. J'ai non seulement tué ma femme mais aussi mon enfant. Je me hais. Mon sang ne fait qu'un tour. J'ai toujours sauvé tout le monde mais quand ce jour là ma femme a eu son accident de voiture, je n'ai pas pu la sauver. Je n'ai pas pu car j'étais trop occupé à sauver le monde. La ville a besoin de moi, mais ma femme en avait besoin aussi. Je m'en suis toujours voulu de ne pas avoir vérifié le système de frein comme elle me le demandait sans cesse en lui disant que je n'avais pas le temps. Je repoussais toujours cette tâche et quand le drame est survenu je savais,



je savais que j'étais en partie responsable de l'accident. Je me hais.

*Quelques années plus tard...*

Comme tous les matins, je me rends au cimetière déposer des fleurs sur la tombe de ma bien-aimée. Ces dernières années se sont avérées très dures, je suis passé par plusieurs phases de ma vie rongé par la culpabilité puis je me suis repris en main. Je suis sûr que ce serait ce que voudrait Lauren. J'ai recommencé le sport, repris une vie normale. J'ai remis mon uniforme de super héros à quelqu'un d'autre, je n'y arrivais plus. Maintenant je suis fleuriste, j'ai repris la boutique de Lauren et j'en suis extrêmement fier. Après avoir fermé boutique en fin de journée, je pars faire les courses, je déambule entre les différents rayons cherchant une chose en particulier, enfin trouvé je mets le premier article dans mon panier. Une fois à la caisse, la caissière me sourit et demande avec sympathie : "une compote ou une tarte de prévue ce soir Monsieur D ?". Je lui mens alors que peu importe j'aime les pommes dans toutes les formes possibles. Je n'ai pas changé d'avis, je les hais.

# La source du malheur

de Jenny Jeu

An 196, Royaume de BlackLight, Palais Royal.

– Votre Majesté, faites preuve de pitié ! Crie un homme à l’air désespéré, suppliant la clémence. La voix cassée, d’énormes cernes noires sous des yeux exorbités, le visage non rasé, les cheveux ébouriffés et les vêtements sales. De longues et lourdes chaînes en fer autour des poignets et des chevilles, preuve qu’il a passé de terribles journées dans le donjon sous le château. Il est courbé en avant, la tête rasant le sol.

Ce spectacle désolant est observé par une quinzaine de nobles : des seigneurs et seigneusses, des comtes et des comtesses, des marquis et des marquises, des ducs et des duchesses. Tous font partie de la haute société. Ils assistent à la mise à mort d’un ancien comte, coupable d’avoir détourné les fonds du royaume. Les dames ferment leurs yeux et détournent leur tête, ne voulant pas être témoin de l’horreur à suivre. Les hommes serrent les dents, ils savent que l’individu condamné sous leurs yeux est innocent, mais ne peuvent s’interposer, craignant que le courroux de l’Impératrice ne s’abatte sur eux et leur famille.

La seule personne qui reste stoïque face à cette situation, est assise sur un grand trône noir encadré d’or. Une robe extravagante d’un vert profond, attaché autour de son cou, les épaules visibles, le tissu épousant magnifiquement son corps et ses formes. C’est un vif contraste avec ses longs cheveux rouges et ses yeux marron clair. Une lueur chaleureuse et pourtant, elle fixe l’homme agenouillé devant elle avec une froideur glaciale.

Elle lève une main, le détenu continue de débiter des supplications, et claque des doigts. Ce simple geste est une commande, que le bras droit de Sa Majesté se presse d’exécuter.

Il fait huit pas en avant, dégaine son épée et tranche la tête du comte déchu.

Pendant les jours qui suivent, le bruit sourd de la tête claquant sur le marbre résonne dans l’esprit de tous les nobles et hante leurs nuits.

Amaranth est allongée sur son divan, son dos appuyé contre le bras en velours, ses cheveux rouges s’échouant sur le sol.

Elle replace sa frange et met une mèche derrière son oreille avant de boire dans son verre en cristal. La reine sirote lentement, se délectant des arômes fruités de l’alcool unique à son royaume. Un coup se fait entendre sur la porte et une personne entre dans la pièce.

– Je pourrais te faire pendre pour entrer dans ma chambre sans autorisation. Dit-elle en tournant la tête. L’homme met un genou à terre en inclinant la tête vers le bas.

– Votre Majesté. Salut-il, un sourire charmeur aux lèvres.

Lucien est son chevalier personnel en charge de sa protection depuis son couronnement

trois années auparavant. Il est le fils du chef de l'armée du royaume. Dans sa tenue de garde royale, ses cheveux blonds comme le soleil et ses yeux aussi bleus que l'océan, il est doté d'une beauté naturelle qui ensorcelle toutes les nobles demoiselles. Il tend le bras pour attraper la main de l'impératrice et lui baise sous son regard indifférent. Pardonnez mon retard, je devais...

– Qu'importe, l'interrompt Amaranth, sers-toi. Elle indique d'un coup de tête la bouteille sur la table basse. Il se sert avant de s'installer à ses côtés. Elle l'observe silencieusement, buvant toujours.

– Vous êtes... Ses yeux lorgnent le corps de la femme en face de lui. La reine porte une petite robe noir, beaucoup plus courte qu'il n'est permis pour une femme non mariée. Resplendissante. Il termine avec le regard fixé sur la bouche d'Amaranth. Les lèvres, ourlées d'un rouge profond comme le vin le plus sombre, s'étirent dans un sourire énigmatique. Ce sourire, à la fois séduisant et dangereux, révèle des dents d'une blancheur immaculée, qui semblent prêtes à se refermer sur quiconque ose défier sa volonté.

L'impératrice se lèche les lèvres, consciente du regard de son garde. Elle se redresse pour se resservir. Lucien se rapproche d'elle, écarte ses cheveux et commence à lui embrasser le cou.

Elle continue de boire, toujours indifférente alors que son chevalier devient de plus en plus entreprenant. Il met ses mains sur sa taille, se plaquant contre elle. Il profite de son épaule dégagée.

– Amaranth. Souffle-t-il à son oreille avant de la lui mordre.

D'un geste rapide, elle pose son verre et se retourne, chevauchant son garde. Il la maintient par les hanches et plante ses doigts dans ses cheveux. Ils s'embrassent pendant de courtes minutes avant que Lucien ne la déshabille.

Amaranth se réveille dans son lit sous un drap de soie bleu nacré. Elle se redresse, ses cheveux caressant sa peau nue.

– Tu es encore là... dit-elle en observant le dos musclé de Lucien.

– Je m'apprête à partir, Emeric m'attend pour s'entraîner. Le chevalier met sa chemise en se retournant, pour permettre à la reine de regarder son torse bien défini.

– Je préfère quand tu l'enlèves, répond Amaranth, toujours la voix et l'expression de marbre.

– Majesté, si cela ne tenait qu'à moi, je resterais dans votre lit pour satisfaire le moindre de vos désirs. Lucien se penche pour embrasser la femme avec qui il vient de passer la nuit.

– Justement, je suis l'Impératrice, qui pourrait nous interrompre, déclare-t-elle en attrapant le garde pour le pousser sur le matelas.

– Personne n'oserait aller contre vous. Lucien se laisse déshabiller sans la moindre résistance.

– Tu as une heure de retard. La voix mécontente d'Emeric sonne comme son épée,

tranchant féroce ment l'air.

– J'accomplissais mon devoir royal. Répond Lucien, ne se souciant aucunement des pensées de son ami. Il l'entend parler mais l'ignore pour récupérer son arme et s'exercer. Son esprit toujours dans le lit d'Amaranth.

L'Impératrice regarde son conseiller, qui déglutit avant de poursuivre.

– La famine ronge le peuple, nous devons trouver une solution. Il remonte ses lunettes d'un geste nerveux, la peur de finir comme son prédécesseur lui nouant le ventre. La langue coupée. Amaranth lit silencieusement les papiers devant elle avant de dire d'une voix claire et sans hésitation.

– Vous allez cultiver de nouveaux champs du côté Sud. Elle indique du doigt sur la carte.

– Ces terres appartiennent au Seigneur Richmond, nous n'avons pas le droit de...

– Vous allez cultiver de nouveaux champs du côté Sud, répète sa Majesté, employant un ton sans équivoque.

– Je vais lancer les négociations. Le conseiller rassemble les feuilles étalées sur la table avant de recevoir la permission de quitter la pièce. La boule dans son ventre se dénoue de ne plus être en face de l'Impératrice, jusqu'à ce qu'il s'asseye à son bureau pour écrire une lettre au Seigneur Richmond.

Une silhouette encapuchonnée traverse rapidement les sombres rues. Elle évite efficacement les dernières personnes se baladant encore. Soudain, un enfant la percute et tombe par terre. La personne s'arrête et écoute le petit s'excuser à de nombreuses reprises. Elle se retourne, fouettant sa longue cape noire. Le garçon sursaute et recule pour trébucher à nouveau.

– Fais attention. Chuchote une voix féminine au timbre mélodieux. L'enfant est en piteux état, trop maigre, les vêtements déchirés et usés par le temps. Elle l'aide à se relever puis sort une bourse remplie de pièces d'or. Prends. Dit-elle en la déposant dans ses mains abîmées. Le garçon la remercie énormément avant de lui faire un câlin, sa petite taille lui faisant mettre ses bras autour des jambes de la femme. Elle le regarde partir en courant, se stopper au bout du chemin pour lui faire un signe avant de disparaître dans une maison.

Si n'importe qui du château avait été présent en cet instant, il n'en aurait pas cru ses yeux. Sur le visage de la mystérieuse bienfaitrice, se dessine un doux sourire. Elle remet une mèche de cheveux rouges dans sa capuche avant de partir à son tour.

– Oh, s'exclame Amaranth, tu... me supplies ? Finit-elle en riant, un sourire méchant aux lèvres et une joie sans pitié dans les yeux. Elle resserre ses doigts autour de la dague avant de la planter dans le ventre du Prince Achille. L'Impératrice essuie sa lame sur un mouchoir en tissu avant de baisser les yeux vers le corps de son frère. Un courant d'air passe par la fenêtre, un rayon de lune éclaire la pièce. Éclaire le sourire sinistre d'Amaranth et la larme coulant sur sa joue.

Comme de nombreuses soirées auparavant, Amaranth et Lucien s'apprêtent à passer la nuit ensemble. Le chevalier sert un verre de liqueur blanche à sa reine.

– J'espère que vous apprécierez.

Ils choquèrent leurs verres et burent. La réaction fut immédiate.

– Du... Poison... Amaranth regarde le sang dans sa main, puis lève les yeux vers son bras droit, son amant.

– Vous êtes la **source de malheur** du royaume. Votre mort signera un renouveau pour tous les citoyens de BlackLight !

Dit victorieusement Lucien, regardant avec folie sa majesté. Amaranth marche en tanguant vers sa table de nuit. J'ai utilisé un poison venant du Royaume Berkers, il n'existe aucun remède. Il sourit alors qu'elle revient vers lui. Il la rattrape, et cela fut sa dernière erreur.

– Je ne... partirais... pas... seule... Amaranth crache du sang entre chaque mot et s'écroule avec Lucien, une dague plantée dans son torse, assez épaisse pour atteindre son cœur.

La dernière vision du chevalier est le visage de celle qu'il avait juré de servir et de protéger alors qu'elle rend son dernier souffle avant lui.

.  
. .  
.

Amaranth flottait dans le vide, son corps nu semblable à de la neige en pleine nuit. Cela dure une éternité avant qu'elle n'ouvre les yeux. Un soupir se fait entendre puis une voix venant de nulle part et de partout à la fois résonne.

**.Deux Cent Huitième Réincarnation.**

**.Échec.**

**.Nouvelle Tentative.**

**.Vivez le plus longtemps possible.**

Amaranth cligne des yeux et se retrouve au jour de son couronnement. Alors qu'elle observe les visages de toutes ces personnes qui l'acclament et qui, un jour ou l'autre, passé ou futur, l'ont et vont la trahir, elle ne se pose qu'une seule et unique question :

« Comment vais-je régner cette fois-ci ? »

**Amaranth** est un mot venant du latin qui signifie « éternellement ».

# Fade into you.

de Chloé Prugnaud

Cette nuit-là, quand j'ai ouvert les yeux, je ne voulais qu'une seule chose : remonter le temps. Pas pour revenir à l'époque où j'étais heureuse, si tant est qu'il n'y en ait jamais eu une... Non, juste à cette seconde précise où une inconnue a décidé de chambouler le cours de ma vie... ou plutôt de ma mort.

La première chose que je vis fut le plafond, blanc, immaculé, et qui ne ressemblait ni à l'enfer, ni au paradis. La deuxième chose, en tournant la tête, fut ma mère, endormie sur une chaise qui semblait être la plus inconfortable au monde. Et enfin, la troisième, fut mon père, dodelinant de la tête sur un tabouret à l'extrême opposé de ma mère. Ce que je remarquai de ce tableau, ce n'était pas les mines fatiguées et inquiètes et les rides de stress qui commençaient à poindre sur le visage de mes parents, mais plutôt une triste constatation : rien n'avait changé.

J'avais envie de crier, de m'enfuir en courant le plus loin de cet hôpital jusqu'à n'en plus pouvoir ! Au lieu de cela, mon corps refusait de m'obéir et la profonde langueur qui s'était installée en moi il y a déjà de nombreuses années revenait comme à son habitude se loger au fond de mon cœur où elle avait élu résidence permanente. Mais, je remarquai que quelque chose avait changé, il lui avait fallu trois battements de cœur de plus qu'à son habitude pour réussir à me clouer au lit.

Je me demandais si cette fille y était pour quelque chose...

Mon père interrompit le fil de mes pensées en me posant la question fatidique :

- Comment tu vas mon poussin ?

Il me regardait avec ses yeux emplis de pitié, de peur, d'appréhension et d'une certaine d'autres émotions que je n'eu pas le courage d'analyser. Comme il semblait attendre une réponse, je lui dis de mon ton le plus naturel et joyeux possible :

- Je vais bien, t'inquiète pas pour moi.

Bien sûr c'était un mensonge, et je savais qu'il le savait. Je l'avais répété tellement de fois par jour, qu'il est devenu comme un automatisme, comme un répondeur de téléphone qu'on n'aurait pas changé depuis bien longtemps, comme une réplique qu'on lance dans le vent et qui se perd, sans que personne ne l'attrape au passage pour deviner la fausse vérité qui frémit là.

- Papa, lui dis-je, j'ai besoin de savoir. Qui était cette fille ?

- De quelle fille parles-tu ma chérie ? me répondit-il.

- Cette fille qui... enfin tu vois, je lui dis d'un ton plein de sous-entendus.

- Oh... cette fille... On ne sait pas, elle s'est enfuie juste avant l'arrivée de l'ambulance, me dit-il avec un air désolé.

Je bouillonnais de l'intérieur. Il fallait que je lui parle. Après tout, c'est de sa faute si tout a foiré ! Elle me devait bien des explications.

Je ne me souviens que très vaguement de ce qui a suivi, une infirmière au sourire fuyant, une dame à l'air compatissant, et un homme au teint mat, qui disait venir du service traumatique de l'hôpital. Je n'écoutais que d'une oreille ce qu'ils me disaient, trop occupée à essayer de mémoriser chaque petit détail que j'avais pu apercevoir chez cette fille.

Un pantalon rouge éclatant rehaussé d'une ceinture épaisse à la boucle d'or, un chemisier noir légèrement transparent qui mettait en valeur ses seins aux courbes parfaites qu'on devine sous un soutien-gorge de la même teinte que son bas... Sa voix retentissante tournait en boucle dans ma tête : « non ! ».

C'est avec cette exclamation aux oreilles que je sortais de ma démarche sautillante de l'établissement. La plupart des gens trouve ma façon de marcher étrange, paradoxale quand on sait la vérité, enjouée aux yeux des inconnus.

Ce soir-là, je décidais de retourner à l'endroit même de « l'incident ». J'espérais qu'elle s'y trouverait... Ce ne fut pas le cas. Alors je m'asseyais au bord de ce toit surplombant la ville endormie et je contemplais ces lumières qui la faisait vivre telles un million d'étoiles clignotantes.

Et c'est là, en rejetant la tête en arrière, le vent me striant le visage et mes yeux commençant à se remplir de larmes, que je la vis. Elle était adossée le plus naturellement du monde à un poteau non loin de moi et me fixait intensément. Je n'avais jamais connu ce regard. C'est un regard qui vous transperce. Pas comme ceux qui vous dévisage pour essayer de comprendre ce que vous cachez, ni ceux qui vous regardent de travers à cause de votre tenue. Ce regard-là, j'en étais convaincue, resterait gravé dans ma mémoire pour le reste de ma vie.

Elle n'esquissa pas un pas vers moi. Alors, je me détournai et recommençai à regarder ces étoiles factices qui éclipsaient les vraies, trop pâles pour être admirées. Plongée dans mes pensées, je ne pris conscience de sa présence seulement lorsqu'elle posa une main sur la mienne. Je me crispais le temps d'un instant et tournais ma tête vers elle dans un mouvement vif. Elle était assise à quelques centimètres de moi, pourtant, je ne parvenais pas à déchiffrer son expression. Aussi étrange que cela puisse paraître, je ne ressentais rien. Pas comme d'habitude ou « rien » signifie le néant, mais je ne ressentais du moins, aucune colère envers elle.

- Hey, me dit-elle.

- Hey, répondis-je.

C'étaient les premiers mots qu'on échangeait et je me surpris à entendre ma propre voix répondre sans animosité aucune. Je la regardais enlever le casque de son cou et me le tendre d'un geste plus ferme que sa carrure ne le laissait deviner.

- Écoute et dis-moi ce que t'en penses, je trouve que ça te ressemble, me dit-elle.

Je pris le casque et le posais sur mes oreilles, elle lança la chanson et tout à coup résonna un air de guitare qui ne m'était pas familier. Malgré mes lacunes en anglais je saisisais des brides de mots et je me perdais entre ses paroles. « *I look to you to see the truth* » : essayait-elle de me faire passer un message ? Les mots me saisissaient plus que je ne

l'aurais cru...

Quand la chanson fut finie, je lui rendis son casque et je lui demandais pourquoi au juste je lui y faisais penser.

- Tu caches ta vérité, me répondit-elle, tu ne laisses personne approcher ton cœur, je le sens. Et je pense que dans ce genre de moment, il faut que tu laisses quelqu'un prendre le relais pour t'épauler. A continuer ainsi tu vas finir par tomber en morceaux... Alors laisse quelqu'un t'atteindre, laisse-moi fondre en toi...

Je crois qu'à ce moment précis, mon cerveau a fait impasse et tout ce que je trouvai à répondre fut : « c'est quoi le titre ? ».

- *Fade into you*, de Mazzy Star, m'informa-t-elle.

- D'accord... lui répondis-je

Et soudain j'éclatai :

- Pourquoi ? Pourquoi t'as fait ça ? Pourquoi tu m'as sauvée ? J'étais à deux doigts d'y arriver, à deux doigts...

- La question c'est plutôt pourquoi t'as voulu faire ça ? me dit-elle d'un ton calme mais empli de tristesse.

- Pourquoi ? C'est très simple... J'ai plus envie de vivre. Je dis pas que j'ai envie de mourir, mais je ne vois plus l'intérêt de vivre, je sais pas, j'y arrive plus. Me lever tous les matins pour faire des trucs qui m'intéressent pas, devoir me forcer à être sociable, à sourire sinon on va croire que je déprime... Ce qui est vrai ironiquement, mais qu'est-ce que tu crois qu'il se passera si ça se sait ? On m'enverra en HP et je ne sentirai plus la lumière du jour sur ma peau avant un long moment...

- C'est tout ce qui te préoccupe ? Plein de jeunes sont dans ton cas ! Allez dis-moi la vérité maintenant. Dis-moi ce qui s'est passé dans ta vie pour que tu sois dans cet état !

Je me préparais à répondre en criant plus fort qu'elle quand je me rendis compte que c'était exactement ce qu'elle voulait. Que j'explose à ne plus rien contrôler et que je lui révèle tout. Jamais. Si elle pouvait lire dans mes pensées, elle verrait ce mot s'afficher en grandes lettres rouges « JAMAIS ». Alors je me mis à crier, comme je le faisais quand j'étais petite, un moment de ma vie où je ne me souciais pas de ce qu'on pouvait penser de moi, un moment où j'étais insouciante. Mais je criais de rage aujourd'hui. Je criais toute ma haine et ma douleur. Et cela avec toute la puissance de mon âme.

Je lui posai finalement une question qui me taraudait depuis ce soir-là :

- C'est quoi ton problème ? Qu'est-ce qui te fait croire que c'est ton devoir de sauver les gens quand tu sais pertinemment que c'est un acte volontaire ? Tu t'es pris pour un super héros ?

Finalement, après un long moment de silence, elle me répondit d'une voix calme mais que je sentais empreinte de ses propres souffrances :

- Écoute... T'es pas la seule à avoir des traumatismes, je te l'accorde. Mais regarde-moi aujourd'hui, aurais-tu pu supposer ma souffrance avant d'avoir croisé le regard que je dois avoir en cet instant ? Souviens-toi de moi comme une personne qui a réussi. Car oui, j'ai réussi à effacer mes démons, je les ai vaincus. Et toi aussi, tu peux le faire.



Elle s'arrêta pour me regarder dans les yeux, sans ciller, sans la pitié habituelle que je voyais dans leurs regards.

- Je te vois, reprit-elle, et je vois dans tes yeux que tu as cette lueur caractéristique de celles qui peuvent s'en sortir. Tu es forte. Bien plus que tu ne l'imagines.

- Je ne crois pas, et jamais je n'en aurai la force.

- Écoute-moi bien, nous ne sommes que des pions sur l'échiquier des réalités, et on me voyait comme la folle déviant de sa trajectoire. Cette phrase, c'est moi, et peut-être toi. Aujourd'hui, je suis la reine de ce jeu d'échecs, et j'en connais tous les aspects. Tu peux en faire de même.

- Qui es-tu ? Tu n'as pas l'air plus âgée que moi et pourtant...

- Je te révélerai mon nom si tu acceptes de me laisser rester à tes côtés.

- Je ...

En fait, je ne savais même pas quoi lui dire. Je regardais l'horizon cherchant une réponse... mais je savais pertinemment que c'était à moi que reviendrait le dernier mot. Un vol de chauve-souris passa au-dessus de notre tête, un courant chaud me frôla, une voiture klaxonna dans la nuit et une lumière s'éteignit. Alors d'une voix sourde, je répondis simplement :

- Ok.

Et ces deux lettres réunies prirent tout leur sens. Les mots auxquels je ne voulais plus croire ont surgis hors de ma bouche sans que je leur ai ordonnés.

- Je mérite d'être sauvée.







La Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université Catholique de Lille a organisé en collaboration avec les étudiants de la Licence Littérature, écriture et création et en partenariat avec la librairie Le bateau livre un concours d'écriture destiné aux lycéens des Hauts-de-France.

Pour cette première édition, les lycéens ont participé en produisant une œuvre sur le thème « Le héros que tu adorerais détester ».

Vous trouverez dans ce recueil les dix nouvelles sélectionnées par les étudiants parmi les quinze reçues.

La Faculté remercie les lycéens pour leur implication et les étudiants pour le temps passé à la sélection des œuvres et à l'organisation de ce concours.

